

s'être acquitté de cette mission délicate, il préféra les devoirs de sénateur à des fonctions plus brillantes. Il refusa successivement l'ambassade de Russie, une mission en Angleterre, et la place de ministre de la guerre.

M. Clay a surtout attaché son nom à trois grandes mesures : l'indépendance des colonies espagnoles de l'Amérique du Sud, l'entreprise de travaux d'utilité publique par le congrès fédéral, et le développement des manufactures indigènes. Aussitôt après le traité de Paris, M. Clay éleva la voix en faveur des colonies espagnoles, et, après de longs efforts, il décida ses concitoyens à leur prêter appui et à reconnaître leur existence comme républiques indépendantes. Canning, il est vrai, s'associa à cette politique et la fit triompher dans les conseils des monarchies européennes. Mais c'est à M. Clay qu'appartient la gloire d'avoir le premier éveillé l'attention sur ces jeunes républiques. Plus tard, ministre des affaires étrangères, il ouvrit des relations avec elle, et jeta les bases d'une alliance durable entre elles et les États-Unis. La seconde de ces mesures intéressait seulement la république de l'Union. M. Clay en fut le premier et le plus zélé promoteur ; il sut vaincre les jalousies des États particuliers, et fit résoudre cette question importante par le congrès.

Les États de l'Amérique du Nord avaient conquis leur indépendance, mais leur affranchissement de la mère-patrie était loin d'être complet. Pendant toute la période du système colonial, les Américains avaient appliqué exclusivement leurs efforts à l'agriculture. Tout les y portait, et la fertilité du sol, et la législation imposée par la métropole. Mais les États-Unis continuaient à dépendre encore de l'Angleterre par le besoin qu'ils avaient d'un marché illimité, et par la nécessité de tirer du dehors les objets manufacturés indispensables à une société civilisée. Alexandre Hamilton, à qui les États-Unis doivent tant, conçut le premier l'idée de rendre son pays indépendant de l'industrie anglaise. Il établit ce qu'on a appelé le *système américain*, et fit passer une législation entière qui encourageait l'établissement de fabriques de toute nature, et entravait, par un tarif, l'importation en Amérique de certains objets manufacturés. M. Clay s'est fait le champion de cette politique seule capable en effet de fonder l'indépendance commerciale et industrielle des États-Unis. C'est lui qui a présenté et défendu dans le congrès les différents tarifs, qui depuis vingt-cinq ans, ont rendu plus difficile l'importation en Amérique des produits manufacturés des nations européennes. Il a rencontré, il est vrai, de grands obstacles, qu'il n'a pas tout pu surmonter. Les États du sud de l'Union, éminemment producteurs, résistent à un système qui entrave les débouchés de leurs produits exclusivement agricoles, tandis que les États du nord, dont le sol est moins riche, et qui ont élevé des manufactures, s'efforcent de compenser, par leur industrie et leurs habitudes laborieuses, les désavantages de leur situation. En général, l'Américain ne veut pas de taxe foncière, pas de contributions indirectes, mais il ne veut pas non plus, pour favoriser les manufactures indigènes, être forcé de payer plus cher les objets de première nécessité, ou ceux que ses habitudes d'aisance et de bien-être lui ont rendus indispensables. Peu importe au démocrate américain d'où lui viennent ses denrées et ses soieries, de Liverpool ou du Havre, de Boston ou de Lowell ; tout ce qu'il demande, c'est de les payer bon marché. Heureusement les hommes d'État de l'Union, et il y en a, quoique l'on

dise en Europe, ne partagent pas cette indifférence égoïste qui, dans l'état actuel de la constitution du pays, ne peut être que funeste à ses intérêts et à son avenir. Grâce aux efforts de M. Clay, le système américain ne rencontre plus de résistance auprès des hommes intelligents ; la question du tarif est résolue, et il ne s'agit plus que de le proportionner suivant les circonstances. C'est là peut-être la plus grande gloire de M. Clay, et incontestablement le plus grand service qu'il ait rendu à son pays dans sa longue carrière publique. La postérité le considérera, après Hamilton, comme un des bienfaiteurs de la république américaine, et comme ayant achevé l'œuvre des Washington et des Jefferson.

M. Clay est d'une taille élevée, d'une constitution robuste, bien que frêle en apparence ; ses manières sont froides, mais pleines de dignité, à la fois polies et simples. Ses yeux, bleus et petits, jettent des flammes quand ils s'animent. Son front est large et élevé. Sur sa bouche, on peut lire un caractère ferme et indomptable. On a publié, en 1828, quelques-uns de ses discours. Ils sont remarquables sous tous les rapports, soit que l'on y cherche des leçons de politique, soit que l'on n'y considère que les qualités oratoires. On y distingue surtout de la précision dans les pensées et dans l'expression, de la rapidité, une logique sévère, de la concision, de l'élégance, et une sage économie d'ornements.

Deux fois M. Clay a été candidat à la présidence ; deux fois il a échoué. Ses amis le portent encore cette année, et l'on dit qu'il a beaucoup de chances ; nous souhaitons qu'il triomphe, car les États-Unis ne sauraient être gouvernés par un homme plus honnête et plus expérimenté.

Qu'il réussisse ou qu'il échoue, nous savons que M. Clay est trop sincèrement républicain pour murmurer contre le choix de ses concitoyens. Ses amis pourront déplore que tant de vertus ne soient pas appréciées comme elles le méritent par l'opinion populaire. Quant à lui, arrivé à un âge avancé, il se consolerait, dans le repos et la tranquillité de la vie privée, dans cet échec, qui ne peut en rien altérer la gloire d'une carrière consacrée tout entière à son pays et dévouée à ses intérêts. Il pourra se dire que jamais il n'a fait aucun sacrifice à l'opinion des partis, que jamais il n'a reculé devant ce qu'il regardait comme un devoir, dùt-il rencontrer l'impopularité. Il a trouvé, dans son amour pour la liberté, la force de résister aux entraînements de la gloire militaire, le courage de rappeler son pays à l'esprit qui a fondé sa prospérité et sa grandeur, et par son éloquence il a contribué à sauver la république des États-Unis du despotisme du sabre. C'en est assez ; la plus haute fonction de l'État n'ajouterait rien à une gloire aussi pure.

## ÉDUCATION.

Nous recommandons à l'attention particulière des lecteurs, les articles si justes, si pratiques, si précieux de notre correspondant M. sur l'éducation des enfants. Dans ce pays, où l'éducation est le premier des besoins, la méthode d'instruire la jeunesse doit être pour beaucoup dans ses progrès et on aura beau faire travailler les enfants, ils n'apprendront rien, si on ne leur enseigne, et ce qu'il faut et comme il le faut. Nous remercions notre correspondant, et nous espérons qu'il voudra

bien continuer de nous adresser quelques fruits de ses loisirs studieux."

### POUR LA REVUE CANADIENNE.

Faire voyager en esprit les enfants, excellent moyen de les instruire, et de les habituer à rendre compte de ce qu'ils savent ou observent.

Les voyages sont une école profitable, l'on est généralement assez d'accord sur ce point. A quel qu'un qui l'ignore ou le nierait, il serait facile de lui faire voir que quelque correcte, quelque énergique et quelque vive que puisse être la description donnée d'un pays ou d'un lieu quelconque, par le voyageur le plus honnête et le plus compétent à en parler, il faut de la part de celui qui lit cette description, un effort d'imagination qui, tout grand qu'il puisse être, ne donne qu'une idée bien faible de ce dont il est question, comparée avec l'impression que produit, et la connaissance que donnent la vue et l'examen de ce qui est décrit dans un livre. Il y a d'ailleurs, une infinité de détails que jamais voyageur ne s'aviserait d'intercaler dans son récit, et lorsqu'on est sur les lieux, l'on apprend tant par observation, qu'au moyen de conversations, mille choses que l'on n'aurait guère pu connaître autrement. Nous ne parlons pas des bibliothèques, des manuscrits, des ruines, des statues, des monuments de toutes espèces dont l'examen offre une mine à exploiter pour celui qui cherche à s'instruire.

Mais, comme il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir voyager, il faut y suppléer du mieux que possible par l'étude de la géographie combinée avec celle de l'histoire et la lecture des voyages. Il faut quelque chose de plus, c'est de voyager sur la carte, lorsqu'on ne peut sortir de son pays.

Ce mode nous paraît devoir être très avantageux, aux enfants surtout. Nous voudrions qu'on commençât par leur donner une connaissance générale de la géographie ou des différentes grandes divisions de l'histoire. Cela fait, l'on pourrait leur proposer un voyage, disons dans la Palestine, et les contrées voisines, car nous pensons que la meilleure manière de les bien instruire, est de remonter à la source de toutes les histoires, de tous les événements, la création du monde, et la connaissance des lieux, où se sont passés ces premiers événements. L'histoire sacrée est, à notre avis, d'une telle importance, comme base dans l'éducation qu'on donne aux enfants, et ensuite pour ceux qui désirent étudier par eux-mêmes la bible, qu'on ne saurait trop s'attacher à rendre les enfants maîtres de cette partie de la géographie, qui y a rapport.

Ces connaissances préliminaires acquises, abouchez-vous sans gêne, avec l'enfant que vous voulez instruire. Entrez dans ces idées, car nous supposons que vous vous êtes donné la peine d'étudier et de connaître son caractère. Montez ensemble sur un vaisseau, après lui avoir dit quel est le voyage qu'il s'agit de faire — Faites partir votre vaisseau d'un endroit bien connu de l'enfant, faites lui remarquer de quelle latitude et de quel climat vous faites voile, dans quelle direction vous allez, par quelle mer, quelles latitudes, quels climats variés vous passez, si de l'océan, vous entrez dans une mer intérieure, v. g. à Gibraltar, pour vous rendre à l'Est de cette mer, arrêtez-vous au roc fameux, faites dire à l'enfant tout ce qu'il en connaît, et dites lui vous-même ce qui vous paraîtra à propos. Faites lui bien observer où vous êtes, la côte d'Afrique et celle de l'Europe, la largeur de l'une à l'autre à l'entrée de la Méditerranée ; ne manquez pas de lui parler des principaux ports de mer de l'Espagne, et n'oubliez pas de lui montrer Palos d'où Christophe Colomb fit voile le 3 Août 1492, pour l'Ouest ; entreprise qui fut suivie de l'importante découverte de l'Amérique. Ayez bien soin de dire à votre élève, qu'on peut se rendre à l'est de la Méditerranée, sans s'arrêter ainsi partout, pour ainsi dire ; et sans pourtant trop le retenir, qu'il apprenne, en passant, ce qu'il y a de plus propre à l'intéresser et à l'instruire sans l'embarrasser. Comme le but de ce premier voyage,